

## Madrid, une fin d'été de la fin du XX<sup>e</sup> siècle

Ce matin-là, alors qu'enfin, depuis tant d'années, elle pouvait dormir tout son saoul, qu'aucun travail véritable ne l'attendait plus, de ceux qu'impose une profession, elle se réveilla plus tôt que d'habitude. Ne put se rendormir. Curieusement l'euphorie habituelle qui la saisissait jadis devant la délicieuse vacuité des vacances ne se manifestait plus. Bizarre de ne plus avoir à se lever à l'aube pour éviter les encombrements de l'autoroute. Elle ne pouvait pas croire, vraiment, qu'un jour de semaine ordinaire, elle n'eût plus à penser à un emploi du temps rigide, à des cours à préparer, à des corrections qui s'accumulent sur un bureau dans une attente éternelle, à des livres qu'elle n'avait pas encore eu le temps de lire ou de relire.

La retraite, enfin, était arrivée, avec ses terrains vagues et ses béances, sa liberté démesurée et ses incertitudes. Éva était donc maintenant en plein dedans, il n'y avait plus de doute : le réveil inexorable avait bien sonné, mais c'était pour son mari qui avait dû se lever, seul, alors qu'elle continuait à savourer son droit de rester au lit sans remords ; elle se disposait à écouter son corps, comme si quelque chose, comme à l'adolescence, devait venir de

lui brusquement et le bouleverser. Mais rien pour l'heure ne venait le troubler, il se moulait à plaisir dans la tiédeur du lit.

Ce serait quoi au juste la Retraite ? Certes, elle avait bien eu le temps d'y penser mais elle s'apercevait maintenant que c'était resté jusque-là pour elle une réalité purement virtuelle, abstraite, trop habituée qu'elle était, peut-être par tempérament et indiscipline, à laisser venir les choses à elle... À chaque étape du temps qui l'en rapprochait davantage, cinq ans, trois ans, un an, quelques mois, il lui avait semblé que, comme par une sorte d'aberration optique, l'échéance s'était éloignée. Et brutalement, un beau matin, elle devait se rendre à l'évidence, une nouvelle étape était amorcée qui avait quelque chose de définitif et faisait naître en elle un vrai malaise. La Retraite ? Serait-ce obligatoirement se mettre en « retrait », disparaître un peu sur l'échiquier du monde alors qu'on se sent encore en pleine force ? Bizarre, ce vide, en elle soudain. Songeuse elle pensait qu'au mot français, trop rond et lourd comme un boulet, elle préférerait le terme anglais de « retirement » auquel le yod central conférerait une sorte de gaieté définitive et qui avait la cadence poétique et l'ampleur d'un mouvement de marée.

Elle laissa son regard errer sur le beau paysage qu'elle avait la chance d'apercevoir de son lit : des cimes d'arbres s'agitant mollement dans la brise du matin, des dégradés de verts, un oiseau qui prenait son élan. C'était pour cette beauté et pour cette paix qu'elle avait choisi cette maison aux confins de la grande ville mais dans un recoin sauvegardé qui avait un air de campagne qui lui rappelait son enfance. Elle avait su, il y a cinq ans, qu'elle aurait besoin de cela pour s'y retrouver et pour affronter ce grand changement qui se préparait dans sa vie. Et elle remerciait le ciel, ou le destin ou simplement les circonstances, qui lui avaient permis de le faire.

Alors un grand désir de paresse la prit. Elle s'étira avec complaisance, se mit exprès en travers du lit comme pour en mesurer l'amplitude, savoura la fraîcheur des draps dans l'autre partie. Au lieu de se précipiter vers l'avenir et de se jeter déjà dans l'action, elle prenait plaisir à rêvasser, à distendre le temps, à revivre mentalement ces derniers mois où tout avait eu l'air de se bousculer dans un train d'enfer pour la faire échouer comme une naufragée sur une plage inconnue d'immobilité... Elle se rappelait soudain qu'elle avait désormais un nouveau statut et il pesait sur elle comme une chape de métal plombé : cela faisait des mois déjà qu'elle essayait de l'apprivoiser mentalement car, dans l'Administration, en France, on prévoit les choses longtemps à l'avance, on est du genre poussif : il faut envoyer et recevoir et renvoyer encore des tonnes de papiers avec, parfois, accusé de réception, pour vous apprendre finalement que vous n'êtes plus personne. « Je m'appelle personne », disait Ulysse pour échapper au Cyclope. Mais cette ruse avait une dimension symbolique qui lui restituait toute sa grandeur humaine, Ulysse, le héros capable de refuser l'éternité, et héros entre tous, acceptant pour un temps de n'être personne... Ici on vous dépouille de votre essence : vous lisez avec un léger battement de cœur que « vous êtes radiée des cadres ». La formule est si brutale que vous pensez soudain à une erreur. Mais non, c'est bien cela : on vous dénude, on vous biffe des listes, en un grand trait de plume, ou, plutôt, on vous fait disparaître quand vous apparaissez en noir sur l'écran de l'ordinateur suprême à la mémoire colossale, un simple petit clic et vous plongez dans la nuit des temps officielle. Et puis pompeusement, comme pour ajouter encore plus de solennité à cette farce de papier, vous apprenez que vous êtes inscrite au « Grand-Livre de la Dette Publique », oui, sans oublier une majuscule... Alors vous ne pouvez vous empêcher d'avoir un peu honte

soudain..., vous vous sentez un poids, vous ne savez plus bien qui vous êtes, c'est comme si on vous avait attribué d'office une autre identité, mais laquelle ?

Du jour au lendemain vous avez découvert que vous n'êtes plus fonctionnaire. C'était au moins un mot rassurant, un mot qui vous donnait un certain confort, qui vous protégeait à vie, croyiez-vous, comme les garde-fous le long des routes escarpées. De plus, vous pensiez l'avoir bien mérité, ce statut : concours difficiles, inspections stressantes... une profession, au moins dans l'enseignement, où, contrairement aux idées reçues, on ne vous laisse pas dormir sur vos lauriers ; sans cesse vous avez eu à cœur de justifier vos mérites, de vous mettre à jour, de vous renouveler.

Vous aviez ressenti jusqu'au dernier jour l'exaltation de communiquer la beauté de textes que vous connaissiez par cœur ou presque mais qui vous paraissaient miraculeusement nouveaux et aussi frais qu'au premier jour. Vous aviez pu capter jusqu'au bout le ravissement incrédule des jeunes initiés à la poésie. Cela se sentait à l'étrange fixité de leurs yeux qui pétillaient comme brûlant soudain de l'intérieur. Vous aviez adoré parcourir les expositions avec vos élèves, découvrir avec eux la peinture et la sculpture modernes, susciter leur enthousiasme, les faire plonger dans le passé mais aussi les ramener à la réalité pour les rendre plus conscients et critiques devant l'actualité. Ainsi, après une visite au Reina Sofía<sup>1</sup> qui exposait l'œuvre de deux peintres valenciens qui se faisaient appeler l'« Equipo Crónica »<sup>2</sup>, et faisaient une sorte de chronique saisissante et engagée de leur époque, la fin du franquisme et la Transition à partir de collages, d'em-

---

<sup>1</sup> Grand musée d'art moderne de Madrid.

<sup>2</sup> Groupe de deux peintres valenciens, Rafael Solbes et Manuel Valdés, qui, de 1965 à 1981 ont fait la chronique de la fin du franquisme et de la Transition.

prunts, de patchworks qui allaient des fresques d'Altmira aux peintres les plus contemporains : vous aviez trouvé là une mine inépuisable pour intéresser les élèves et les cultiver en douceur. Vous leur aviez donné comme gageure d'identifier les tableaux dans les tableaux. Cela avait eu un peu l'allure d'un jeu de piste qui avait duré toute une année avec vos trois niveaux de classes. Vous utilisiez l'abondante documentation de la bibliothèque, celle des élèves, celle d'Internet qui venait de faire sa timide apparition sur le marché et dont ne disposaient que les foyers les plus fortunés. Vous attendiez avec impatience les fameuses heures de « travaux pratiques » car vous saviez bien que vous alliez être accueillie dès la porte par quelques élèves enthousiastes ouvrant précipitamment un gros livre d'art avec l'exclamation triomphale : « Madame, j'ai trouvé... ». Le savoir était donc à la portée de tous. Vous appreniez aussi, avec eux, vous montriez vos manques et ils étaient heureux de cet échange et prêts à d'autres recherches. Et ces résultats étaient communicatifs, celui qui cherchait dans son coin s'unissait de lui-même à d'autres pour être plus efficace, celui qui n'avait pas trouvé d'iconographie s'efforçait de réfléchir sur les modes de représentation valables du travail collectif, sur les supports de la future exposition qui rendrait compte de leur travail, celui qui était plus à l'aise dans les spéculations abstraites s'interrogeait sur le sens de ces tableaux modernes qui empruntaient tant et pourtant étaient si originaux... Cela vous avait amenés à consolider tous ensemble vos savoirs historiques, l'époque et les tendances des grands courants artistiques mais aussi à vous interroger sur les problèmes de la création et de son sens, sur l'imitation, la correspondance entre les arts... Vous aviez impliqué dans vos recherches tous les personnels disponibles, les parents d'élèves, les amis ; vous aviez été la première à accaparer les nombreux locaux vitrés des cafétérias et du patio

du Lycée Français pour y faire une exposition ouverte, « questionnante » car elle prétendait faire réfléchir plutôt que donner des réponses dogmatiques, elle était un appel et un éveil, elle était surtout le résultat du long cheminement d'un groupe soudé par la joie de découvrir.

Éva revivait tout cela dans cette matinée de fin d'été qui avait sonné le glas de toutes ces activités dans lesquelles elle s'était pourtant sentie si bien, si enthousiaste et disponible. Et elle se souvenait encore, alors que la fameuse exposition n'était qu'à moitié préparée, d'un voyage éclair qu'elle avait dû faire pour un stage de formation, à Valence justement. Elle avait passé la journée concentrée sur les problèmes de la fameuse « lecture méthodique » qui imposait son savoir-faire et ses dangers à tous les professeurs de français de l'époque. Comme elle disposait d'un tout petit peu de temps avant de reprendre l'avion du soir, elle se rendit au Musée d'art contemporain, le fameux IVAM<sup>3</sup>. Elle vit hâtivement la première salle d'exposition qui ne présentait pas pour elle grand intérêt et, pressée par le temps, entra précipitamment dans la deuxième salle où était exposée l'œuvre d'un peintre français dont le nom ne lui disait rien : Jean Hélion. Et tout à coup, stupeur, elle se trouva en face des fameux parapluies dont l'un apparaît dans le tableau de l'Equipo Crónica intitulé « À Maiakovski » et que personne n'avait encore été capable d'identifier. Pas ceux de Magritte, bien sûr, tout le monde les connaît ; en classe on avait d'abord cherché dans son œuvre pour savoir s'il en avait fait d'autres mais on n'y avait pas trouvé l'emprunt. Et voilà que c'était comme un cadeau du ciel, une récompense après tant d'efforts obstinés mais infructueux. Ils étaient bien là devant elle. Des parapluies fermés mais dont la

---

<sup>3</sup> Institut Valencien d'Art Moderne.

soie foncée ébauche encore vers le manche un élégant arrondi. Elle était demeurée un long moment comme en catalepsie devant les parapluies comme un mystique devant une icône. Puis elle avait acheté le catalogue... Il restait bien peu de temps pour prendre l'avion.

Cette expérience l'avait tellement marquée qu'elle ne put s'empêcher de la faire partager telle quelle à ses élèves. Elle parla de sa hâte, de son ignorance, du hasard heureux qui l'avait envoyée à Valence justement ce jour-là, du don mystérieux qui lui avait été fait. Les élèves écoutaient religieusement puis vibrèrent d'euphorie en découvrant la fameuse reproduction des parapluies de Jean Théron. C'était un peu comme si le tableau soudain leur avait appartenu ! Concentrés sur l'image, ils le reconnaissaient, ils se l'approprièrent. Ils n'oublieraient jamais ce moment, elle en était sûre. La conclusion coulait de source : la véritable culture, ce n'était pas tant de savoir, c'était de s'ouvrir, c'était d'être dans l'attente, en état de recherche et de disponibilité. Et cela, le savoir encyclopédique ou Internet seuls ne pourra jamais le leur donner. On se sépara heureux et rassurés, un peu plus forts face à l'avenir.

C'était vraiment l'un des moments-clés de sa carrière, de ceux qu'elle aimait le plus à évoquer, plus que ses bonnes inspections, plus que ses réussites pédagogiques, pour l'accord profond et le partage qui s'étaient produits entre ses élèves et elle. Qui faisait sombrer dans l'oubli tous les moments difficiles, les échecs, les maladresses ou les incompréhensions réciproques, et il y en avait ! Le sentiment d'impuissance qui l'étreignait parfois quand elle se voyait incapable d'éveiller l'attention de certains, quand elle sentait que leurs problèmes lui échappaient et qu'ils s'obstinaient à se fermer. La rage de voir comment une forte tête pouvait en un éclair contaminer tout un groupe. Oui, vraiment, elle avait eu

aussi ses creux de la vague et ses révoltes mais tout était balayé quand elle revivait cette exaltante aventure de l'Equipo Crónica.

Et tout à coup, le vide. La réalité cruelle qui vous frappe de plein fouet. L'heure est arrivée avant l'heure. Vous ne l'avez pas vu venir. Et avec cet arrachement au cœur, vous vous demandez ce que vous êtes devenue... Avec qui vous allez lutter et pour qui. Avec quels espoirs, quelles forces. Faudra-t-il les renouveler chaque jour ? Où trouverez-vous la conviction nécessaire ? Vous craignez votre paresse naturelle, vous êtes saturée d'avoir eu toute votre vie un emploi du temps très strict, vous rêvez tout de même de liberté totale, de farniente, de mollesse. Alors vous vous demandez si vous allez rester à flot, sauver la face. Car il faudra bien vous en tirer. Elle eut un sursaut, un besoin d'activité comme pour tromper en elle-même ce nouveau mal-être qui la taraudait depuis l'aube.

Les préparatifs du petit-déjeuner furent une consolation momentanée : l'odeur familière du café-filtre qui envahit tout à coup tout le rez-de-chaussée, le choix des confitures « maison » bien présentées dans leur collerette de cellophane, le pain grillé qui prenait une belle couleur caramel. Elle mangea avec un appétit de jeune fille.

Elle sentait bien ce matin-là qu'elle devait s'atteler aux tâches du ménage, ne serait-ce que pour déjouer cette légère angoisse qui l'étouffait et parce qu'il fallait bien commencer par quelque chose et justifier déjà à ses propres yeux son inactivité forcée de nouvelle jeune retraitée. Enfin, jeune, pensa-t-elle, façon de parler, car à soixante ans, on a déjà passé une barrière définitive, physique, sociale et surtout mentale mais, quand on a entretenu son corps, quand on a exercé toute sa vie un métier passionnant, on se sent



encore alerte et douée pour le bonheur. On veut tenir le coup, on minimise les chiffres fatidiques qui vous gâchent chaque nouvel anniversaire. On va même jusqu'à se compter mentalement un an de plus, histoire de s'habituer et de se dire que l'an prochain ne vous surprendra pas avec son couperet fatidique. On aura ainsi comme un an de répit ! On pourra sourire malicieusement au moment de souffler les bougies car il y en aura forcément une de moins, et avoir l'air d'acquiescer avec bonne humeur quand la famille en chœur et les amis vous chanteront : « bon anniversaire » !

Les jours ordinaires, elle ironise sur ces journalistes peu regardants qui catapultent votre génération dans le troisième âge. Indélicatesse de jeunesse insouciante et cruelle. Heureusement d'ailleurs, elle vient d'inventer un quatrième âge justement, notre génération, histoire de repousser un peu l'échéance et parce qu'elle s'obstine à tenir sa place. Alors, on en voit qui reprennent du service, quand c'est possible, ou alors qui se précipitent dans l'associatif, dans les ONG, ou se bousculent dans les cours de cuisine ou d'informatique pour entretenir l'intellect ou pour s'étourdir de nouveauté ou de bonne conscience. D'ailleurs, ils gagnent chaque jour du terrain ces jeunes vieux qui ont décidé de tenir tête aux tabous de l'âge : non seulement ils alimentent les agences de voyage dont ils garantissent le chiffre d'affaires aux saisons creuses qui sont, en fait, les meilleures pour voyager, mais voilà qu'ils prétendent faire fléchir les impératifs esthétiques du jeunisme ambiant. Dans une récente émission de télévision, elle avait vu avec satisfaction défiler des mannequins de cinquante ans et plus, bien décidés à revendiquer leur droit à la beauté. Il fallait voir leur maintien assuré, leur aisance et même leur légère arrogance à faire triompher cette grâce mûre un peu empâtée où s'exprime toute la générosité d'une vie.